

N° 153 Pri: 1 fr. 20

Belgique 1 fr. 50

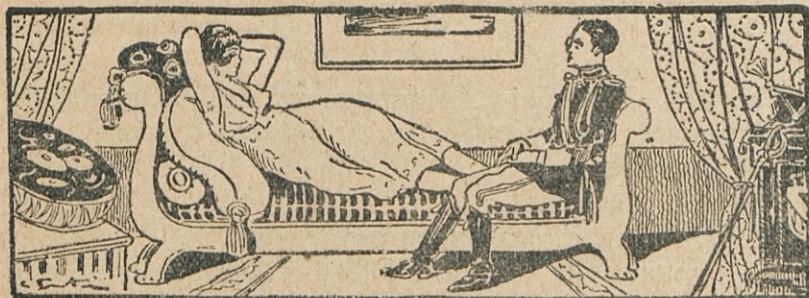


*Pierre I^{er} Karageorgevitch,
roi de Serbie*

(p. 4815)

LIVRAISON 609

C. I.



CHAPITRE LXXXIII

BREIZ-ATAO

Ce dimanche-là, la petite ville de Plougastel semblait en émoi...

Les femmes se hâtaient vers l'église, dont le clocher émergeait d'un fouillis de verdure.

On était en juin, l'air était tiède et doux, les jeunes filles, sous leurs grandes coiffes de dentelle, arboraient des mousselines, jaillissant des corselets de velours noir et de la lourde jupe classique, aux gros plis à la taille, qui est de rigueur chez les bretonnes bretonnantes.

Les hommes aussi se rendaient à la messe; mais au lieu que ce fut dans une envolée joyeuse, c'était d'un pas lent et lourd, la pipe à la main, qu'ils se dirigeaient vers leur but.

Les sarreaux bleus, bien empesés s'ouvraient sur leurs gilets brodés de couleurs vives, les braies bouffantes sortaient des guêtres bien cirées, comme pour un jour de grand pardon...

Ils s'en allaient en groupe, discutant gravement, à monosyllabes rares et brefs, car le paysan breton n'est

pas bavard. Cependant, fréquemment, des exclamations s'échappaient de leurs lèvres, ponctuant l'exposé que faisait l'un d'eux..

— Ah! malheur!...

— Qui aurait jamais pu croire ça!...

— Vous savez, dit l'un, qu'à Trémordec, ils les ont reçu à coups de fourche!...

— Oui dà!... et les gendarmes ont mis les bretons en prison...

— Ah! les bleus n'ont pas changé d'âme...

— Voulez-vous que je vous dise : il y a trop de « bleus » parmi nous... A Rennes même, ils ont placé tout leur monde et, nous, on n'est plus chez nous...

De tous côtés, sur la place devant l'église arrivaient les paysans. Et, tous, avaient cet air préoccupé, plein d'anxiété..

Que va nous dire Monsieur le Recteur... ?

Car ils n'étaient venus que pour cela : entendre la parole du ministre de Dieu. Contrairement aux autres dimanches où souvent après avoir entendu hâtivement la messe, ils fuyaient dès que le curé montait en chaire, ce jour-là, ils voulaient entendre parler le vieux prêtre...

Ces bretons du début du xx^e siècle se sentaient une âmes de chouans, ils étaient prêts, pour Dieu et ses représentants sur terre, à se battre, comme ils l'avaient fait jadis pour leur roi...

Est-il sûr que la Bretagne fut jamais pacifiée... ?

Les bretons des nouvelles couches, sans doute, sont de bons français, à de rares exceptions près, parce que formés par l'éducation française : ils sont gagnés au progrès ; leurs filles sont venues à Paris ; leurs fils ont fait la guerre bravement, comme les camarades ; de nombreux officiers sont sortis de leurs rangs...

Il ne faut donc pas tirer de cette phrase un argument spécieux ; cependant on peut se demander s'il ne

suffit pas d'une vague profonde pour faire ressurgir l'antagonisme ancestral..

Et, à ce moment, cette vague de fond, nécessaire pour faire ressurgir les haines oubliées dans la vie quotidienne, déferlait sur la Bretagne, grâce à la loi de 1901, sur les Congrégations.

Les femmes, déjà, pénétraient dans l'église; les hommes rangés sur la place, attendaient le dernier coup de cloche, lorsqu'un attelage piaffant, tirant une victoria du dernier modèle déboucha d'un chemin creux.

Son cocher était vêtu d'une livrée à la française; mais portait comme couvre-chef le chapeau rond à longs rubans, en usage chez les bretons.

Il en était de même du petit valet de pied, assis à son côté sur le siège.

— Ah! voilà notre monsieur! dirent les hommes.

La voiture décrivit, devant le perron de l'église un savant demi-cercle, puis s'arrêta.

Une femme âgée, vêtue élégamment de mauve, en descendit et s'appuya légèrement sur la main que lui tendait un jeune homme qui avait bondi à terre dès que la portière avait été ouverte, par le valet de pied.

Toutes les têtes se découvrirent; les femmes, encore sous le porche, firent une révérence et se rangèrent pour laisser passer les nouveaux arrivants.

— Breiz-Atao!... cria une voix.

La vieille dame s'inclina avec dignité, tandis que le jeune homme répondait en enlevant son chapeau et en saluant à la ronde.

Puis ils pénétrèrent dans l'église et, derrière eux, s'engouffrèrent les derniers paysans restés dehors.

La nef de la petite église était comble. Derrière les sœurs du Saint-Esprit, qui occupaient tout un côté avec les fillettes de leur école et les frères des Ecoles Chrétiennes qui, avec les garçons, se tenant dans l'autre,

les habitants de IPougastel se rangèrent, les femmes à genoux, les hommes debout...

La marquise de Ploarec et son fils traversèrent la nef pour se rendre au banc seigneurial qui leur était, depuis des siècles, réservé.

En face d'eux, déjà recueillis, étaient assis ces messieurs de la fabrique.

Et, dès que les châtelains furent installés, le service divin commença.

Ce n'était pas comme dans les églises parisiennes une de ces messes expédiées à la diable pendant que les jolies paroissiennes échangent des réflexions sur la toilette de Madame Une telle ou de Mademoiselle Telle autre... C'était véritablement le « service divin », dans ce qu'il a de plus profondément recueilli. Personne ne tournait la tête ; personne ne se trompait de page ou prenait son missel à l'envers, tous suivaient le saint-sacrifice avec une attention soutenue.

Cependant, lorsque le prêtre eut prononcé la parole fatidique :

— *Ite missa est!*

Il y eut comme une rumeur, un soupir de soulagement... Pour la première fois, les habitants de Plougastel avaient trouvé que la messe durait trop longtemps.

Un brouhaha de chaises remuées emplit la nef un instant ; les femmes s'asseyaient ; les hommes se rassemblaient pour mieux entendre la parole qui allait s'envoler de la chaire.

Quelques minutes s'écoulèrent, puis l'abbé Klerdrec monta en chaire. Lui aussi, il était ému, il éprouvait comme une angoisse à la pensée des paroles qu'il allait prononcer...

Le comprendrait-on?...

Mais la vue des hommes, massés au fond de la nef lui redonna courage. Jamais ses paroissiens ne lui avaient

en aussi grand nombre, fait l'honneur d'assister à ses prêches.

Et, après une brève prière à Celui qui dispense l'éloquence, comme tous les autres dons, le prêtre commença :

« Mes chers paroissiens, mes chers frères,

« La nouvelle que j'ai à vous apporter ici est une triste nouvelle... Vous la connaissez d'ailleurs tous déjà. Nos sœurs vont nous quitter pour obéir à la loi française...

Une voix cria dans la foule :

— Nous n'avons pas à obéir aux français!...

Et une autre :

— Breiz-Atao! Breiz-Atao!

Un nuage de tristesse voila les yeux clairs du prêtre :

— Mes amis, dit-il d'une voix pleine de dignité, permettez-moi de vous rappeler au respect du saint-lieu. Nous ne sommes pas ici dans une réunion publique et contradictoire... Maintenant, je reprends : nous devons obéir à la loi française; nous sommes français. Le décret qui frappe nos sœurs frappe également toutes celles qui vivent en France. Mais ce n'est pas de cela que je voulais vous entretenir. Nous ne pouvons discuter cet ordre, puisque Monseigneur l'Evêque nous a donné l'ordre d'obéir...

Le prêtre se tut un instant, puis reprit :

— Mais ce qui m'épouvante, ô mes amis, c'est la pensée que vos enfants seront désormais élevés sans qu'on leur parle de Dieu... Et c'est pour cela, vous m'entendez tous, parents chrétiens, qui êtes ici, c'est pour cela que je tremble... Depuis plusieurs générations, vos recteurs, les religieux, les religieuses ont suffi à entretenir la flamme. Mais lorsque nous n'y serons plus, lorsque manquera ce foyer de foi que nous entretenions, ne laisserez-vous pas la foi s'éteindre en vos enfants...

« Serez-vous aptes à verser dans les jeunes cœurs, dans les jeunes cerveaux de vos fils, de vos filles, la parole de Dieu...? En prenez-vous l'engagement mes frères...? »

— Il ne faut pas que les sœurs, ni les frères partent ! cria une femme.

— Jurez-moi que cette tâche que nous allons, par ordre, abandonner, vous la continuerez avec amour... Jurez-moi que vous ferez de vos enfants des chrétiens, quand nous ne serons plus là...

— Nous jurons ! crièrent plusieurs voix...

— Bien, mes frères, nos sœurs partiront en paix, si vous promettez de continuer leur œuvre. Je vous demande donc le plus grand calme ; il ne faut pas que de regrettables incidents, comme ceux qui se sont produits dans d'autres centres se produisent ici... Nous vous en conjurons... Il ne faut pas que le sang coule ; il ne faut pas que des pères de famille aillent en prison... Pensez à votre famille, mes frères, et ne luttez pas contre l'autorité...

« Maintenant, nous allons ensemble prier Dieu qu'il nous donne la force de supporter cette épreuve.

Et, appuyé à la chaire, le prêtre commença à réciter un *Pater Noster*, dont les fidèles lui donnaient les réponses. Puis, une voix mélodieuse sortit de la tribune et un chant monta sous la voûte, décorée par les bateaux en miniature, offerts par les pêcheurs, sauvés du naufrage, en ex-voto.

Et c'était le chant des pêcheurs perdus en mer qui retentissait ainsi : *l'Ave Maris Stella!*

Et les petites voix acides et aigues des fillettes reprirent en chœur l'éternel poème dédié à la gloire de la Vierge.

Puis ce fut le tour des petits garçons qui, sous la

conduite d'un de leurs maîtres, défilèrent devant le maître-autel, en chantant :

« Je suis chrétien, voilà ma gloire, mon espérance, et
[mon soutien,
« Mon chant d'amour et de victoire, je suis chrétien ! Je
[suis chrétien !

L'abbé Klerdree était descendu de sa chaire. Maintenant, après s'être débarrassé de sa soutane dans la sacristie, il revenait parmi ses ouailles qui, déjà s'égaillaient sur la place.

— Madame la Marquise, dit-il en s'inclinant devant la vieille dame en mauve, Madame la Supérieure voudrait vous voir, vous a-t-elle fait prévenir.. ?

— Oui, monsieur le Recteur. Je pense qu'elle désire me parler de Thérèse. Naturellement, je préfère de beaucoup qu'elle revienne parmi nous, si Monseigneur veut bien nous le permettre. Je souffrirais beaucoup à la pensée qu'elle est cloîtrée dans un couvent étranger... Vous savez, mon cher recteur, je ne vous apprends rien en vous disant que j'étais opposée à ce que notre Thérèse prononçât des vœux ; je n'ai cédé que parce qu'on m'a promis qu'elle resterait ici avec les sœurs du Saint-Esprit et qu'elle vivrait d'une vie active... Ma fille n'est pas faite pour la contemplation... Elle mourrait si on la cloîtrait...

— Madame la Marquise, nos vies sont entre les mains de Dieu... Il faut se résigner à Sa Volonté... Toutefois, je pense, en effet, que Monseigneur pourrait obtenir une autorisation pour sœur Thérèse... Je lui en parlerai...

— Merci, Monsieur le Recteur, j'irai tout à l'heure voir la Supérieure.

Pendant ce temps, sur la place, les hommes s'attroupaient et commentaient les paroles du curé.

— Ne pas résister... se soumettre... obéir... disait l'un, un grand diable roux, dont le chapeau était placé très en arrière, il en a de bonnes, le recteur. C'est demander à des hommes de n'en être pas!...

— Calme-toi, Jean-Marie, répondit un autre, le recteur sait ce qu'il dit, peut-être; est-ce que cela te plairait de t'en aller aux galères?... Que deviendraient tes gosses, dans ce coup...

— Ah! misère de malheur!... Pourquoi ne peut-on pas « bouter hors » ces bleus de malheur...!

Une petite main de femme se glissa sous le bras de Jean-Marie.

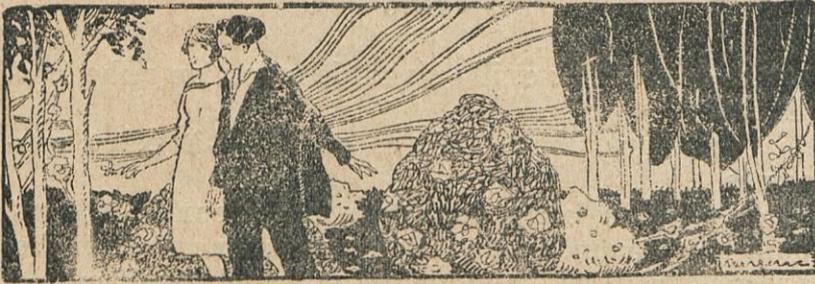
— Calme-toi, mon homme... Ne veux-tu pas venir avec moi chez les sœurs? Les petites y sont déjà...

Le visage brutal de Jean-Marie se tourna vers la petite femme brune qui venait de l'interpeller ainsi. Et ce fut une transformation : un bon sourire, doux et franc, plein de charme, illumina ses traits grossiers. Comme il l'aimait sa Catherine !...

— Oui, le Recteur avait peut-être raison...

Que deviendraient Catherine et les trois petiotes : Anne-Marie, Marie-Jeanne et Monique si on l'envoyait en prison pour rébellion ?...

Et, sans mot dire, Jean-Marie, le révolté, suivit la petite femme brune, jusqu'au couvent où ils allaient retrouver leurs enfants.



CHAPITRE DLXXXIV

LA DERNIERE CLASSE

Dans la salle de classe, la dernière leçon se prolongeait dans la paix et le calme. Les petites étaient sages, car elles savaient que la Supérieure et le Recteur étaient en tournée d'inspection à travers l'école...

Peut-être aussi que, dans ces petits cerveaux naissait l'idée confuse de la séparation imminente. Au lieu de la joie ambiante qui régnait les autres années dans cette dernière classe, alors que la séparation n'était que fictive et que, pendant les deux mois de vacances, les religieuses et leurs élèves restaient en contact permanent, il pesait sur ces petites âmes comme un malaise.

Toutes, plus ou moins, avaient entendu parler leurs parents et elles savaient que des hommes noirs, escortés de gendarmes allaient venir pour faire partir les bonnes sœurs...

Le ciel s'était couvert vers la fin de l'après-midi et sœur Thérèse se tenait devant les enfants et leur posait des questions.

Un lourd rayon de lumière cuivrée pénétrait par la fenêtre orientée vers l'ouest, colorant d'un or rouge les

visages des enfants et illuminant le mur d'un riche éclat vermeil.

Cependant, sœur Thérèse en avait à peine conscience.

Elle était affairée, dans cette fin de journée, elle eut voulu donner aux enfants des connaissances multiples, afin que l'institutrice laïque qui la remplacerait auprès d'eux ne put incriminer sa méthode d'enseignement...

Ne savait-elle pas qu'un des plus grands griefs que l'on faisait aux écoles congréganistes était de négliger l'instruction des élèves, pour leur faire mieux apprendre le catéchisme et les prières.

Était-ce un grief, vraiment ? Ne valait-il pas mieux faire d'une petite fille destinée à être la femme d'un pêcheur ou fille de ferme, une bonne chrétienne plutôt qu'une demi-savante ?

Sans doute ! Néanmoins, Sœur Thérèse avait eu à cœur, ces jours derniers, de faire repasser à ces enfants de douze ans, les matières, exigées par les programmes officiels pour le certificat d'études.

Elle se tenait dans l'ombre, face à la classe ; penchée vers les enfants, absorbée par sa passion de l'enseignement.

Mais, soudain, elle entendit le bruit de la porte qui s'ouvrait.

Elle se détourna. Le recteur et la supérieure étaient sur le seuil.

Un coup de claquoir de sœur Thérèse mit debout les enfants.

— Asseyez-vous, asseyez-vous, dit le recteur.

Puis il s'accouda, un peu négligemment, au pupitre de la maîtresse et d'une voix douce et lasse, il prononça :

— Mes chères enfants, les vacances vont commencer cette année un peu plus tôt que les années précédentes. Vous n'ignorez pas que vos maîtresses vont par-

tir, quitter le pays et qu'elles ne se dévoueront plus à vous...

— On ne veut pas qu'elles partent, dit une fillette.

— Oui, ma petite fille; mais votre volonté, de même que la nôtre ne peut rien contre ce qui est ordonné. Force doit rester à la loi. Vos institutrices se résignent et offrent leur sacrifice à Dieu; faites en autant.

« Maintenant, voici ce que j'avais à vous dire : en raison des circonstances, il n'y aura pas de distribution solennelle des prix. Vous prendrez à la sortie, des mains de Sœur Sainte-Clotilde, votre récompense. Nous avons fait de notre mieux et nous espérons que vous serez contentes. Mais, et ceci est plus important, nous espérons aussi que vous n'oublierez pas le bon Dieu...

Quelques fillettes se mirent à sangloter, d'autres à pousser des cris aigus.

Un coup de claquoir de sœur Thérèse qui, elle aussi, avait des larmes aux yeux, les rappela à l'ordre.

Le prêtre acheva son exhortation, puis il sortit avec la supérieure, tandis que sœur Thérèse faisait réciter la prière, que l'on disait chaque jour avant de quitter la classe.

Puis, tandis que les petites filles, silencieuses, contrairement à leur habitude, rassemblaient leurs affaires, la cloche annonçant la fin de la journée scolaire sonna pour la dernière fois.

Les enfants se hâtèrent de passer dans le vestibule pour défiler, chacune à son tour, devant la vieille religieuse, chargée de distribuer les récompenses de fin d'année.

Pendant ce temps, Sœur Thérèse, assise à sa place avait laissé tomber sa tête dans ses mains et elle pleurait désespérément.

— Eh bien! mon enfant?

La voix de la vieille religieuse, résonnait interrogativement.

Sœur Thérèse releva la tête avec surprise.

— Oh! pardon, ma mère!

Elle montrait un visage frais sur lequel des larmes rondes glissaient encore. Mais ses joues étaient si fraîches que, comme sur les visages d'enfants, les larmes glissaient sans l'enlaidir.

La vieille religieuse la considéra un instant.

— Vous avez tant de chagrin, ma petite?

— Plus que je ne saurais vous dire, ma mère... Cette école était tout pour moi... Pardonnez-moi, je n'oublie pas Dieu et je saurai me résigner à sa Divine Volonté; mais quitter ces enfants auxquelles je m'étais attachée... Puis je crois aussi que j'avais la vocation de l'enseignement. Que ferai-je dans un cloître, en pays étranger...

— Ma pauvre enfant!...

— Oh! ma mère, croyez-vous que c'est un grand crime que de désirer quitter ce voile.

La supérieure resta un instant le souffle coupé.

— Comment? s'exclama-t-elle, vous avez envisagé cela? Est-ce bien possible, sœur Thérèse, dites-moi que j'ai mal entendu...

— Non, ma mère; j'ai bien dit cela; mais ne croyez pas qu'en quittant le voile, je pense à renier mes vœux, mais je crois qu'il me serait possible de sauver cette école avec quelques religieuses de bonne volonté, si Sa Sainteté, voulait nous permettre de nous laïciser, pour employer ce vilain mot...

« Oh! comprenez-moi bien, ma mère, continua-t-elle, comme elle voyait la supérieure faire un petit geste, il ne s'agit pas pour nous de vivre autrement qu'en communauté, de changer quoi que ce soit à notre manière de

vivre; l'enseigne seule et notre habit serait changés; mais nos enfants seraient à l'abri des terribles périls que nous craignons pour leurs âmes...

Sœur Thérèse se tut; la supérieure se recueillait, réfléchissant; enfin, elle dit :

— Le désir de votre mère était que vous retourniez vivre au château de Ploarec; le recteur a fait auprès de l'évêque une démarche en ce sens et cette requête a été agréée. Il est convenu que vous avez trois mois de congé que vous passez dans votre famille. D'ici ces trois mois, vous saurez ce qu'on peut faire dans le sens que vous indiquez. Allons, mon enfant, montez pour la dernière fois à la chapelle avec nous; dès matines, demain matin, la voiture de votre mère viendra vous chercher, vous échapperez ainsi au terrible calvaire que nous avons à gravir...

Sœur Thérèse ne trouva pas un mot; elle s'inclina, saisit la main de la vieille religieuse et la baisa.



Thérèse de Ploarec avait prononcé ses vœux deux ans auparavant. Elle n'avait encore que vingt-quatre ans. C'était une jeune fille énergique et fière qui, après avoir passé de brillants examens, avait émis le désir de se vouer à l'enseignement.

Mais la marquise était non moins énergique que sa fille et, de plus, elle était très obstinée. La jeune fille, pour ne pas susciter de conflit permanent avait dû céder devant la volonté nettement affirmée de sa mère.

— Une Ploarec, institutrice! grand Dieu!

Et, à part soi, la marquise avait ajouté :

— Ce qu'il te faut, c'est un mari...

Aussitôt, elle avait écrit à une de ses amies de Paris en la suppliant de lui envoyer le gendre idéal. Il devait être noble, officier si possible et de bonne tournure...

L'amie eut la main heureuse.

Deux mois à peine après l'ouverture des négociations, débarquait à Ploarec, en même temps que le frère de Thérèse, alors saint-Cyrien, un jeune officier d'artillerie de marine. Les deux jeunes gens avaient été présentés l'un à l'autre par l'amie de la marquise et, maintenant, Guy de Ploarec, qui l'avait trouvé très sympathique, l'amenait comme étant son ami.

Thérèse n'y vit que du feu...

Laurent de Montignac avait toutes les qualités requises pour lui plaire. En moins d'un mois, il eut fait la conquête de la jeune fille, excédée d'autre part par les observations et les remontrances de la marquise, et elle accepta, sans regimber, l'idée du mariage.

La date en fut fixée; mais avant même que le mariage eut été annoncé en chaire par le curé, l'officier recevait l'ordre de partir au Tonkin, à bord de la canonnière *Dupleix*.

Les deux fiancés se firent des adieux touchants, se promettant un revoir proche. La guerre du Tonkin, disait-on, était une plaisanterie. C'était tout au plus une croisière de six mois.

Hélas! Il ne devait pas revenir... Dans un combat avec les Pavillons Noirs le malheureux officier fut tué.

Thérèse l'apprit trois mois plus tard.

La malheureuse crut mourir. Elle aimait passionnément cet homme qu'elle n'avait au début accepté que pour sortir de sa famille...

Et elle vit dans cette douleur un avertissement.

Dieu ne voulait pas qu'elle lui échappât. Il voulait lui rappeler sa vocation qu'elle avait oubliée pour se



Le pape Léon XIII se mourait...

(p. 4816)

C. I.

LIVRAISON 611

livrer à l'amour humain, si faillible, si dérisoire, puisque les êtres sont périssables et fragiles.

Cette fois, respectueusement, Thérèse renouvela sa demande à sa mère. Mais cette fois, elle était majeure.

Elle voulait être institutrice; mais comme elle admettait que sa mère ne veuille pas voir sa fille dans une école de l'Etat républicain, elle se ferait religieuse.

D'ailleurs, désormais, elle resterait fidèle au souvenir du mort et ne se marierait pas.

La marquise, excédée, céda, mettant comme unique condition que sa fille entrerait dans l'ordre du Saint-Esprit dont les écoles se trouvaient en Bretagne. Thérèse souscrivit à cette condition et quelques mois plus tard, elle entra au couvent de Plougastel comme novice. Six mois après, elle prononçait ses vœux.

Maintenant, elle allait rentrer dans sa famille et, à moins de s'expatrier pour s'enfermer dans un cloître étranger, elle devrait y rester...

Quelle serait sa vie?...

Une religieuse, dans la vie mondaine, n'est-ce pas une anomalie?...

Non, non, Thérèse ne voulait pas cela.

Il lui fallait le couvent, au milieu de ses sœurs actives, il lui fallait ses petites élèves, ses enfants...

Et l'énergique jeune femme parvint à ses fins.

La loi avait laissé la porte ouverte à une solution qui lui semblait excellente.

L'enseignement était libre; on ne requérait de l'instituteur, chef d'une école, que d'avoir les diplômes officiels.

Thérèse les possédait. Sa famille était riche. Elle pouvait acheter le bâtiment dont on chassait les religieuses. Il ne lui restait qu'à obtenir l'autorisation de quitter le voile.

L'évêque, pressenti par le notaire de la famille de

Ploarec comprit immédiatement quel parti on pouvait tirer de cette idée.

Il donna son approbation et septembre n'était pas encore écoulé que Thérèse reçut l'autorisation qu'elle souhaitait...

Si bien que, le jour de la rentrée des classes, sœur Thérèse, redevenue pour les autorités, Mlle Thérèse de Ploarec, pouvait ouvrir toutes grandes les portes de son école, aux petites filles qu'elle avait cru abandonner à jamais trois mois auparavant.

L'institutrice laïque, installée dans un bâtiment neuf, annexé à la mairie, dut se contenter des fillettes du maire, du cabaretier et du garde champêtre.

Et la première classe, dans l'école laïcisée, commença, dans un bourdonnement de ruche... par la prière quotidienne.

Il y eut bien le premier jour, quelques erreurs, les enfants s'obstinant à nommer leur maîtresse « sœur Thérèse », ou à répondre :

— Oui, ma sœur...

Mais, dès le lendemain, l'habitude était prise :

— Il faut m'appeler Mademoiselle, avait déclaré sœur Thérèse, je ne suis plus religieuse...

Et en proférant ce mensonge, car elle restait religieuse en son cœur et elle savait que rien ne la relèverait jamais des vœux qu'elle avait librement prononcés, la jeune femme rougissait.

Ainsi, malgré les efforts de M. Combes, pour combattre l'éducation congréganiste, malgré le départ des religieuses, l'école de Plougastel et, avec elle les milliers d'autres, sur tout le territoire, continua à fonctionner sur le même rythme que par le passé.

Car elles étaient nombreuses les femmes dévouées qui, plutôt que d'abandonner leur tâche, préféraient renoncer aux avantages et au calme du cloître...

Thérèse de Ploarec trouva parmi ses sœurs beaucoup d'émules; il en fut de même parmi les frères, et les écoles congréganistes, devenues des « écoles libres » purent se développer et prospérer, en dépit de la loi...

CHAPITRE DLXXXV

LE MONDE CONTINUE DE TOURNER...

— Quoi faire, mon cher?... Il est bien certain que quelque chose est détraqué sur le globe terrestre!

C'était en ces termes que s'exprimait, d'un ton découragé, le secrétaire de rédaction de l'*Epoque*.

Il s'adressait à Jacques Valbert qui, tout en l'écoutant, laissait errer sur ses lèvres un sourire un brin narquois.

— Je ne vois pas ce qui provoque chez vous une telle indignation, riposta le journaliste. Pour moi, il me semble que le monde, la terre, si vous préférez, continue de tourner comme à son habitude..

— Ah! vous trouvez, vous! s'exclama l'autre, d'un ton atrabilaire. On voit bien que ce n'est pas vous qui avez le souci de faire la mise en pages et de faire entrer dans un nombre donné de lignes et de colonnes, tous les événements...

— Ça ne change pas, dit le reporter; il y a toujours

trop d'événements lorsqu'il s'agit de la mise en pages...

Le secrétaire de rédaction lui tourna le dos, sans répondre. Quant à Jacques Valbert, il s'absorba dans la lecture des feuilles d'agence.

En effet, depuis deux ou trois ans, on pouvait dire depuis l'Exposition Universelle, l'actualité était plutôt chargée...

Il se rémémorait son reportage dans les Balkans qui, partant du mariage du prince Mirko et de la princesse Nathalie s'était interrompu lors de l'assassinat de Draga et d'Alexandre I^{er}. Puis ç'avait été la mort du Souverain Pontife et l'élection de son successeur qui avaient défrayé la chronique pendant plus d'une quinzaine...

Puis, enfin, le conflit russo-japonais qui avait débuté par l'entrevue des deux empereurs, Guillaume d'Allemagne et Nicolas de Russie, à Wiesbaden. Un peu plus tard, tandis que les hostilités commençaient en Mandchourie et que la bataille continuait en Macédoine, entre les turcs et les bulgares, le kaiser avait fait une proposition d'arbitrage. Des manifestations anti-européennes avaient éclaté un peu partout, en Asie; à Canton, les légations avaient été attaquées; puis ç'avait été la guerre, la vraie, entre le petit Japon, magnifiquement entraîné et le colosse russe, lourd, lent, mais puissant...

Pendant ce temps, le nihilisme gagnait du terrain dans les villes russes; à la fin de 1904, M. de Plehve, ministre de l'Intérieur était assassiné par les anarchistes, en pleine rue...

Et quelques mois plus tard, comme pour ajouter le désordre, provoqué par la défaite, au désordre existant, Port-Arthur capitulait : Goliath russe rendait les armes au David japonais...

Kruger, retourné au Transvaal, y mourait et ses obsèques à Prétoria prenaient une allure de manifestation anti-anglaise...

— Oui, se disait Valbert, après tout, le « vieux » n'a pas tort... Il y a un vent qui souffle plus violemment que d'habitude.

Waldeck-Rousseau était mort quelques semaines auparavant et, seulement, maintenant les effets de la loi qu'il avait fait voter en 1901, se faisaient sentir... C'étaient toutes les petites rebellions locales des paysans qui ne voulaient pas laisser partir leurs religieuses ou les frères; c'était, après la visite de M. Loubet à Rome, la rupture des relations diplomatiques avec le Saint-Siège et, enfin, la dénonciation du Concordat...

Ce début d'année 1905 était chargé de nuages...

Mais Jacques Valbert, malgré tous les événements où, ces temps derniers, il avait joué un rôle ou dont il avait été le spectateur, ne parvenait pas à sentir le tragique de l'heure...

Il était si heureux!...

Son cœur était plein d'un hymne de joie au Créateur et, quoiqu'on put dire et faire autour de lui, rien ne pouvait tuer son bonheur...

Solange Chambel lui avait accordé sa main.

Il avait fait la demande huit jours auparavant et le soir même on devait fêter leurs fiançailles...

Comment n'eut-il pas eu du soleil plein le cœur?...



La fête battait son plein. James Wells, lui-même, avait accepté de danser avec une jeune fille charmante qui devait être, un mois plus tard, demoiselle d'honneur de Solange.

Quant à Réginald Bury, il s'amusait comme un jeune fou.

Toutes les amies de Solange étaient autour de lui, dans les intervalles des danses, pour l'entendre raconter ses chasses en Afrique et aux Indes et, quand l'orchestre reprenait, il n'avait qu'à choisir...

D'ailleurs, il se montrait d'une impartialité charmante : il ne choisissait pas ; il tendait le bras à celle de ces demoiselles qui était le plus près de lui, à l'exclusion de celles avec qui il avait déjà dansé.

Les mères, assises autour de la salle de bal, causaient entre elles. Pour la plupart, elles admiraient le choix heureux de Solange et elle se félicitaient de ce que le fiancé eut tant d'amis de son âge et pourvus, généralement, de bonnes situations.

Le journaliste était, pour ce milieu bourgeois, sans grandes relations, une précieuse recrue.

Quant au fils de Lord Rowland, c'était, cela va sans dire, l'idéal pour les mères, pourvues de filles à marier !

Le fils d'un lord !

Jamais, en leurs rêves les plus ambitieux, elles n'en avaient tant espéré.

Malheureusement, le jeune homme ne semblait pas décidé à faire un choix parmi les charmantes enfants qui l'entouraient. Il se montrait aimable et gracieux avec toutes, c'est-à-dire avec aucune...

— Enfin, dit l'une des bonnes dames, exprimant tout haut son désir secret, il sera garçon d'honneur au mariage...

— Qui donc ? demanda sa voisine, une vieille fille anguleuse et sèche, qui n'espérait plus rien.

— Le jeune anglais, le fils du lord.

— Oui, ce sont les deux anglais que le fiancé a choisi comme garçons d'honneur. Drôle d'idée, comme s'il n'y avait pas assez de français en France...

— C'est que ceux-ci, répondit la mère, sont ses meilleurs amis...

— Et pourquoi ce monsieur n'a-t-il pas, comme meilleurs amis, d'autres journalistes comme lui... ?

La mère allait sans doute trouver un argument probant, mais, dans un nuage de mousseline rose, sa fille s'approchait :

— Maman, Solange demande que je sois aussi demoiselle d'honneur... Il y en aura quatre...

— Et qui sera ton cavalier... ?

— Je ne sais pas encore...

— Il faudrait que ce soit ce jeune anglais avec qui tu dansais tout à l'heure. Vous feriez un très joli couple...

Mais, comme l'orchestre attaquait une autre danse, la jeune fille s'enfuit pour retrouver son cavalier qui l'attendait.

Celui-ci n'était autre que le frère de Solange, Maurice Chambel, à qui elle dit tout bas :

— Maurice, c'est vous serez garçon d'honneur avec moi... ?

Un sourire se dessina sous la fine moustache brune du jeune ingénieur. Ne savait-il pas à quoi visaient tous ces complots féminins ?

Solange et sa mère voulaient le marier et elles s'étaient entichées de cette petite Jeanne Artaud, qu'il trouvait d'ailleurs charmante. Elle ferait sans doute une parfaite épouse, mais le cœur de Maurice n'avait pas encore parlé...

Mais, en considérant sa danseuse, il se disait in-petto :

— Après tout, pourquoi pas ?...

Elle était rose et fraîche comme une fleur en bouton et cette rougeur subite en lui posant cette question ?

Ah ! ça ? cette petite l'aimerait-elle ?

— Cela vous ferait plaisir, Jeanne ? demanda-t-il.

— Sans doute; je vous avouerai même qu'avec un autre que vous ce me serait une corvée...

— Blagueuse!...

Les deux jeunes gens se connaissaient depuis l'enfance et leur ton familial était tout naturel. Cependant, une larme perla au bord des cils de Jeanne.

— Vous ne me croyez pas? demanda-t-elle.

Et comme le jeune homme la vit violemment émue, une petite chaleur lui monta au cœur à lui aussi et, ce fut d'un ton pénétré, plein d'affection qu'il dit doucement :

— Je n'ai pas voulu vous faire de la peine, ma petite Jeanne... Je dirai même plus : je n'accepterai d'être garçon d'honneur qu'à la condition que vous soyez ma cavalière... Sommes d'accord?...

— Oui... répondit Jeanne, dans un souffle tandis qu'un sourire montait à ses lèvres.

Et comme la danse se terminait, Maurice lui baisa la main...

La pauvre madame Artaud avait rêvé en vain que sa fille épouserait le fils d'un lord... Et il en est presque toujours ainsi : les mères proposent; mais ce sont les filles qui disposent de leur cœur...

Et c'est très juste!

Mais revenons aux héros de la soirée. Solange Chambel et Jacques Valbert usant de leur privilège de fiancés, ne s'étaient pas quittés. La jeune fille toute rose dans une robe de mousseline de soie bleue pâle était charmante vraiment et, plus il la regardait, plus Jacques Valbert se sentait sûr de son amour...

Son cœur était plein d'un bonheur étrange, jamais éprouvé...

Il eut voulu faire participer le monde entier à sa joie et c'était pour cela que le matin il avait invité le vieux secrétaire de rédaction et toutes ses collègues, tous

ceux qui étaient libres, tout au moins, à participer à la fête que son beau-père donnait dans un palace parisien.

Mais tout le monde n'était pas l'unisson de cette joie.

Dans un coin, deux jeunes gens semblaient échanger des propos dénués d'aménité. C'était Louis Artaud, le frère de Jeanne, et son « flirt » Marie-Thérèse Soulage, « Mithé » pour ses amies.

— Il faudra pourtant vous décider tôt ou tard, Mithé! disait Louis.

La jeune fille soupira avec impatience. Pendant tout le dîner, elle s'était efforcée de maintenir Louis Artaud, dans les limites d'une conversation banale, et, maintenant, d'une façon toute naturelle, il abordait le sujet brûlant.

Elle leva les yeux vers lui, mais ne rencontra pas son regard, car à travers la baie qui donnait dans la salle de bal, il regardait tourbillonner les danseurs.

— Eh bien! ce sera plus tard, répondit-elle d'un petit ton irrité... Pardonnez-moi, Louis, ajouta-t-elle, comme il posait sur elle un regard étonné, ne faites pas attention à ce que je dis ce soir...

— Qu'avez-vous, Mithé?

— Mais rien, protesta-t-elle en riant, absolument rien.

Elle parlait d'un air distrait; son attention se fixait avec un intérêt intense sur un groupe de personnes qui serraient la main des fiancés.

— Regardez donc, Louis, voici le capitaine Drayfus.

— Comment? s'exclama le jeune homme; Drayfus ici...?

— Oui, c'est un ami du fiancé. Et la personne qui l'accompagne est sa femme!... Comme elle a dû souffrir... C'est, paraît-il, la première fois qu'il va dans le monde depuis son malheur...

A ce moment, l'orchestre attaquait une autre danse et Marie-Thérèse vit se diriger vers elle Réginald Bury, à qui, en effet, elle avait promis cette danse. Elle murmura une excuse et abandonnant Louis Artaud, elle s'avança :

— Vous m'avez promis cette danse, dit Réginald, en souriant.

Mithé, par-dessus l'épaule du jeune anglais, lança un regard hésitant vers Louis Artaud ; mais Réginald souriait et, l'attirant vers lui, il l'entraînait déjà parmi les autres couples. C'était un merveilleux danseur, et pendant quelques instants, ils goûtèrent sans paroles, la griserie de la danse ; puis, la regardant, il prononça :

— Vous avez dansé souvent ce soir avec M. Artaud, qui, de plus, a eu le plaisir de votre compagnie pendant tout le dîner...

A ce moment, Marie-Thérèse aperçut Louis dansant avec une de ses amies et elle ne put réprimer une envie de rire à l'aspect du jeune homme, dont toute l'attitude désapprouvait l'abandon langoureux de la beauté qui pliait dans ses bras...

— Je crois, dit-elle avec malice, qu'il est en ce moment très heureux... .

Réginald, à son tour, jeta un regard sour le couple et se mit à rire :

— Ils sont typiques, dit-il. Mais lorsqu'il danse avec vous son maintien est tout autre.. Seriez-vous fiancés...

Marie-Thérèse hésita un instant. Elle allait dire « non », mais elle pensa que cet anglais était bien indiscret et elle se contenta d'un sec :

— Pas encore!...

Réginald Bury attacha sur la jeune fille un regard énigmatique, puis il se mit à parler de choses et d'autres, autant que le permettait le rythme de la valse.

Marie-Thérèse lui répondit par un sourire de gratitude. Et, répondant à la pression de son bras, elle se laissa emporter par le rythme de la danse.

— Et, maintenant, dit Réginald, comme l'orchestre achevait la dernière mesure, nous pourrions chercher un coin pour continuer cette délicieuse conversation.

Suivant les autres couples, qui cherchaient un peu de calme, ils gagnèrent un salon voisin et Marie-Thérèse aperçut M. Chambel qui lui sourit paternellement.

Les deux jeunes gens échangèrent quelques paroles avec l'industriel :

— C'est la fête de la jeunesse, dit celui-ci. Je suis un peu perdu parmi vous tous... Ne m'en veuillez pas si je vous abandonne un peu...

— C'est bien naturel, répondit Réginald. Mais il nous faut vous féliciter. Mlle Solange ne pouvait faire un meilleur choix. J'ose dire que mon ami Valbert est, aujourd'hui, l'homme le plus heureux de la terre... et il le mérite... Savez-vous que, cependant, je suis jaloux... J'aimerais tant être à sa place...

— Que voulez-vous dire? demanda M. Chambel, d'un air un peu inquiet. Je pense que vous plaisantez...?

— Pas le moins du monde, mais je me suis mal expliqué... Je veux dire que je voudrais être fiancé, moi aussi... Pas à Mlle Solange, bien sûr...

— Mais alors, le malheur n'est pas grand, répondit M. Chambel, riant franchement : les demoiselles à marier ne manquent pas en France et il y en a beaucoup ce soir ici...

Et l'industriel coulait un regard malicieux vers Marie-Thérèse... Celle-ci rougit violemment et, saisissant un prétexte au vol, elle dit vivement :

— Pardonnez-moi, je vois ma mère qui me fait signe...

M. Chambel rit de plus belle, quand la jeune fille eut disparu :

— Ah! vous ne connaissez pas nos jeunes filles françaises, dit-il. Vous avez effouché celle-ci. Elle a cru, je le crains, que vous alliez lui faire sur le champ, une demande en règle et comme c'est contraire à la bienséance, elle s'est enfuie... Ah! que c'est drôle!...

— Dites-moi, insista Réginald, que le rire de l'industriel ne désarmait pas, cette jeune fille-là, est-elle fiancée?

— Je ne crois pas, officiellement, en tous cas; cependant, je pense qu'il doit y avoir quelque chose comme un engagement entre elle et Louis Artaud, l'avocat...

— Dommage, murmura Réginald, d'un air songeur, car elle me plaît beaucoup...



CHAPITRE DLXXXVI

LA MENACE..

— Vraiment, mon cher, disait Réginald Bury à Jacques Valbert, je ne vous comprends pas. Vous autres, français, vous êtes d'une inertie, en face d'un péril qui est loin d'être imaginaire, qui me dépasse...

— Eh! mon cher, riposta Valbert, la loi française, pas plus que la loi anglaise d'ailleurs, ne permet pas d'emprisonner des gens sur de simples présomptions.

Ce mot fit bondir le jeune anglais :

— De simples présomptions! s'exclama-t-il. Vous appelez de simples présomptions, l'assassinat du comte Pillato et l'aveu de Mata-Hari?...

— Mais non, mon cher; mais qui nous prouve qu'en dénonçant Smolten comme son instigateur, votre voleuse ne ment pas... Qui nous prouve que cette pseudo-hindoue, qui est hollandaise, d'ailleurs, et se passe le corps au brou de noix pour avoir un corps de bronze, dit la vérité?... Et pour le comte Pillato quelle autre preuve avons-nous que celle de sa présence dans le train et certifiée uniquement par moi, qui ne pourrais déposer comme témoin?...

— Cependant...

— Il n'y a pas de cependant, mon cher. Si quelque action devait avoir lieu, ce serait l'arrestation de « l'Œil-du-Matin »... Elle a de l'audace cette femme de s'être baptisée ainsi... Vous savez que Mata-Hari, en malais, signifie « œil du matin » ?... Et encore, ce n'est pas nous qui devrions l'effectuer.

— Qui donc alors ?

— Mais la police anglaise... C'est au détriment de Downing Street qu'a été commis le vol et nous n'avons aucune plainte contre elle... Ah ! ce serait un joli scandale, mon ami Régy, si la police française appréhendait cette pseudo-grande dame qui a trouvé le moyen de se faire recevoir par les gens les plus huppés de Paris...

Le journaliste se tut un moment :

— Non, croyez-moi, ami Réginald, nous ne pouvons rien faire contre cette femme et, encore bien moins contre son complice Smolten... J'ai montré au chef, qui l'a précieusement enfermé dans un coffre, son aveu. Il pourra servir un jour, si nous parvenons à avoir autre chose que des présomptions contre cet allemand. D'ailleurs ne perdez pas de vue que l'arrestation de cet homme est notre objectif... Si nous pouvons le prendre en train de photographier la moindre pièce de nos fortifications, son compte est bon...

— Ah ! c'est pour cela que vous partez pour l'est ?...

— Vous l'avez deviné... Mais, motus, naturellement. Surtout à « Œil-du-Matin », recommanda Jacques Valbert en riant.

Mais Réginald entendait mal la plaisanterie :

— Vous croyez donc que je vais revoir cette femme ?... Vous vous imaginez peut-être que j'en suis encore amoureux ?... Non, le dégoût, chez moi, a tué l'amour, vous pouvez en être bien certain...